

On ne voit jamais la même chose deux fois Hiver et printemps 2011 en danse

Guylaine Massoutre

Numéro 140 (3), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massoutre, G. (2011). On ne voit jamais la même chose deux fois : hiver et printemps 2011 en danse. *Jeu*, (140), 54–61.

Danse

GUYLAINE MASSOUTRE

ON NE VOIT JAMAIS LA MÊME CHOSE DEUX FOIS

Hiver et printemps 2011 en danse

Le paysage montréalais d'une saison de danse est devenu une vitrine artistique très diversifiée. Les chorégraphes et les interprètes ont des projets ambitieux. Vingt-trois œuvres, avant le FTA, sont ici convoquées, sans exhaustivité.

S'il faut distinguer l'insigne et l'inégalable, Édouard Lock transcende avec sa *Nouvelle Création* (salle Wilfrid-Pelletier, mai 2011). Chorégraphie éblouissante et exécution virtuose, son vocabulaire classique hypnotise ou dérange. Cette gestuelle fébrile est minimalement ancrée au sol : les interprètes reposent sur les pointes. Les visages sont à peine éclairés, et les corps, étirés dans un soulignement vertical de lumière ; tout le reste est plongé dans le noir. La vitesse extravagante des tours, la variation très subtile des solos, duos, trios, quatuors et des combinaisons de groupe, le battement des mains, ailes de papillons, flammes fragiles, caractérisent le langage inégalé de Lock. Toute son œuvre a envahi cette atmosphère raffinée, aux

antipodes du banal. Répétition méditative, mantra dansant, cette chorégraphie au seuil de l'invisible repose sur le surgissement du mouvement, qui met en valeur l'archétype de la danse ; dans le noir, le corps en vrilte se fait dense matière d'espace. Plein et vide, présence et néant, vie et mort, chair et volcan, vitesse et immobilité, jeunesse et vieillesse, ces antinomies vibrent de manière obsessionnelle. Sa danse n'a jamais atteint un tel degré de baroque. Le rythme du mouvement y double allègrement les notes de Purcell et de Gluck, l'agilité du violoncelle et du piano dans les quadruples croches. Les jambes s'élançant à la verticale, gracieuses malgré la quasi-posture de contorsion. Les éclairages gommant toute imperfection visuelle. De cette ode au néant jaillit alors Shiva aux mille bras, dieu de la danse et de la destruction : l'interprète est alors vue filmée, dans le silence et la paix de la projection. Puis, sur la scène, l'énergie corporelle des danseurs jette à nouveau son feu roulant de vie. Livrée aux sens, la déité de cet art extrême m'a fait mentalement décoller, inspirant à qui veut bien suivre cette ascèse, par-delà l'admiration, la gratitude d'avoir été témoin d'un si puissant oxymore entre l'éphémère et la fidélité.

Nouvelle Création d'Édouard Lock (La La La Human Steps), présentée à la salle Wilfrid-Pelletier en mai 2011.
SUR LA PHOTO : Talia Evtushenko et William Smith. © Édouard Lock.







Autre registre d'excellence, les Grands Ballets Canadiens de Montréal méritent d'être distingués. Si Mats Ek demeure inoubliable dans la production de 2009, c'est Mauro Bigonzetti, avec *les Quatre Saisons* et *Cantata* (Théâtre Maisonneuve, mars 2011), qui exerce un nouvel empire sur le bonheur des sens. Son esthétique convient aux GBC : grâce à une distribution harmonieuse et à une direction chorégraphique impeccable, le public a été comblé. Le chant y contribue, grâce aux musiciennes du Gruppo Musicale Assurd, par la fougue festive des Napolitains dans *Cantata*, qui incarne l'âme populaire. La pièce fait rêver : ce ballet énergique rejoint l'esprit des folies grivoises du XVIII^e siècle, la démesure dionysiaque, antique et méditerranéenne. La pièce, rude et volubile, où la commedia dell'arte triomphe avec les rivalités de toujours : les jalousies feintes et les compétitions gaillardes font crier et rire prolétaires et paysans. Ainsi vont les galopades, tourbillons, tarentelles et saltarelles. Au programme figuraient aussi *les Quatre Saisons*. On y a alors vu dansée, sur Vivaldi, la tradition révolue des mariages de village. Avec leurs grandes traversées bien composées, leurs portés souples, leurs silhouettes plaisantes et nettes, les interprètes font ici valoir l'excellence de la compagnie. Dans cette Italie jouée à Montréal, le cœur de ces interprètes talentueux prime leurs dons.

Classique contemporain

Belle soirée aussi que le *Rossini Cards* des Ballets Jazz de Montréal (Théâtre Maisonneuve, janvier 2011). La compagnie n'aura cessé de consolider son potentiel, ses soirées généreuses et des pièces sans fautes, Louis Robitaille, avec ses quatorze interprètes de *Rossini Cards*, choisissant lui aussi le chorégraphe Mauro Bigonzetti pour sa joie vibrante et, dans ce cas-ci, un formalisme élégant. La pièce est présentée depuis deux ans en tournée ; merci Danse Danse pour la présentation montréalaise. On y a vu aussi un duo impressionnant de force, *Zero in on* de Cayetano Soto, sur une musique de Philip Glass, puis *Zip Zap Zoom* d'Anabelle Lopez Ochoa, mâle composition sur les jeux virtuels. Cette pièce utilise l'anonymat des personnages dansés pour souligner l'illusion ludique dans les jeux vidéo. La danse tente ici de rejoindre le dessin par ordinateur. Belle et juste renommée des BJM.

Autre production par les GBC de Montréal (mai 2011), les chorégraphes allemands Marco Goecke et Stephan Thoss ont présenté chacun une première pièce au Théâtre Maisonneuve. C'est Thoss, avec son théâtral *Searching for home*, que nous retenons pour son théâtre dansé. Intéressant pari d'une esthétique néo-expressionniste, avec de spectaculaires décors de carton-pâte qui évoque les studios de cinéma : on danse ici dans l'artifice et les coulisses de l'art, clin d'œil à la déconstruction.

Rossini Cards des Ballets Jazz de Montréal,
présenté au Théâtre Maisonneuve en janvier 2011.
© Gregory Badardon.



Children de Nigel Charnock, interprété par Louise Lecavalier et Patrick Lamothe, présenté à l'Usine C en mai 2011. © André Cornéliier.



L'Homme à tête de chou de Jean-Claude Gallotta (Centre chorégraphique national de Grenoble), présenté au Théâtre Misonneuve par Danse Danse en mars 2011. SUR LA PHOTO : Yannick Hugron et Marie Fonte. © Guy Delahaye.

Entity de Wayne McGregor/Random Dance, en février, et *l'Homme à tête de chou* de Gallotta, par le Centre Chorégraphique national de Grenoble, présentés par Danse Danse (Théâtre Misonneuve, mars 2011), possèdent également de réelles qualités esthétiques. La plus attendue était la seconde, hommage à deux géants de la scène musicale, Gainsbourg et Bashung. La fidélité aux années 70, où la composition surréaliste de Gainsbourg enflammait les cœurs, domine la création. Difficile, toutefois, d'y faire abstraction de ses propres souvenirs : la puissante fantasmagorie de Gainsbourg tout comme la voix émouvante de Bashung écrasent, pour qui les connaît, les danseurs et le chorégraphe. Les filles qui dansent en dessous noirs et chaussures à talons, accrochant les garçons, tête dans un sac noir, par la ceinture ou par la braguette de leur jean, évoquent bien « Marilou » ; mais la chorégraphie semble intimidée, et le sexe mièvre : on a perdu l'hypnose, la shampooineuse, la magie folle de Gainsbourg, sa séduction-choc. La pièce tire vers les images de la publicité de ce temps-là. Rien n'est faux, mais le désenchantement a un air d'« Allo nostalgie ».

Fontaines de jouvence

Giselle, chorégraphie d'Alicia Alonso, par le Ballet National de Cuba (qu'elle a fondé en 1948), mérite sa légendaire renommée. Le ballet est d'une fraîcheur inusable, tel que dansé ici : grâce, beauté, lointains échos en 2011 de sa propre interprétation à Montréal en 1967. Venue saluer le public de la salle Wilfrid-Pelletier, Alonso a reçu une ovation pour cet accomplissement. Malgré la bourde d'une danseuse, qui omit au second acte d'ôter ses chaussettes de réchauffement, la pureté de *Giselle* et de ses amoureux, sur terre comme au ciel une fois qu'elle a rendu l'âme, fixe la fragilité de la jeunesse et une fraîcheur inégalée, vivante, car accomplie devant nous. Dans un monde de sentiments où le rêve tient lieu de destinée, *Giselle* demeure le symbole du ballet et, davantage encore, l'essence de tout art.

Les Trous du ciel et *Étude n° 1* (Théâtre Misonneuve, avril 2011) ont ouvert la série d'œuvres de répertoire que Marie Chouinard a remontées à la perfection, avec une distribution revue. Après *Vingt-quatre préludes de Chopin* dansé avec

bonheur par le Ballet National du Canada (salle Wilfrid-Pelletier, octobre 2010), le style de Chouinard, avec ses improvisations mélodiques, ses jeux parodiques, ses corps entièrement déliés, se repère aux gestes légers, aux exercices énergiques et à l'humour de la chorégraphe, qui privilégie les figures imaginaires et les effets insolites. Tous ses personnages androgynes respirent et honorent l'invention dansée.

Autre moment fort, *Children & A Few Minutes of Lock* de Louise Lecavalier (Usine C, mai 2011), est venu faire le pendant à *Icônes, à vendre* de Manon Oligny (SAT, janvier 2011). Tandis que la seconde artiste représente la féminité exploitée, l'icône Lecavalier danse en solo son bonheur d'être dans le mouvement ; en duo, elle demeure généreuse et forte. Inutile de comparer les chorégraphies de Nigel Charnock et du génial Édouard Lock, de même que les danseurs Patrick Lamothe et Keir Knight : les esthétiques sont radicalement autres. Mais Lecavalier est elle-même inclassable, avec ses bâtons japonais, ses luttes martiales, ses jeux de couple et son éternelle jeunesse dédiée à la danse. Dans la courte séquence d'*Exaucé* de Lock, elle retrouve ses sauts, ses vrilles confiées aux mains masculines. Le couple masculin-féminin chez Lock, affirmation insistante, y semble inséparable de la création menée à même le corps virtuose et surentraîné de Lecavalier.

Ouvrir le visible de l'invisible

La musique peut ouvrir des portes sur l'univers du corps ou, au contraire, affirmer son pouvoir sonore au détriment de la danse. Il s'ensuit un fréquent combat pour que soit renvoyé chacun des arts à sa sphère. Ainsi, présenté par le festival Montréal Nouvelles Musiques (Agora de la danse, février 2011), *Éclats Songs*, du musicien bordelais Stéphane Guignard sur une pièce de John Cage, a été un moment de rêverie envoûtante. Chant lyrique, danse, kotos, musique électronique : la recherche diffractait les correspondances sensorielles. Il y a eu aussi *Mon corps jamais ne s'arrêtera de danser*, du musicien Jean-François Laporte avec la danseuse Barbara Sarreau. Il y est question de résonance du corps à l'intérieur de vibrations sonores, la théâtralité de la danseuse, enfarinée et dansant autour d'une table, faisant écho à l'univers sonore produit par une installation de tôles musicales. L'harmonie est complexe, évoquant la folie enfermée, mais sans qu'un référent se laisse circonscrire vraiment aisément. L'étrange se conjugait toutefois à deux.

On peut aussi ajouter à ces intéressantes formes de recherche *Chœurs et Chorégraphes* d'André Papatomas, présenté par Danse-Cité (Agora de la danse, mai 2011). L'expression des voix et la composition musicale sont puissantes, réussies. Le thème des sentiments, de la folie, des surgissements d'humeurs s'harmonise avec l'exploration physique. La théâtralité traverse tous les participants, y compris les danseurs,

à qui on demande de prêter leur voix. Ce chœur opératique mérite d'être plus reconnu.

Et il y a aussi les scènes improbables liées au corps. *De la tête au ciel* de Catherine Tardif (Usine C, mars 2011) met en présence deux handicapées naines avec le grand danseur Marc Boivin. Que les corps réagissent entre eux n'est toutefois pas affaire de danse. Par contre, lorsque Hélène Langevin crée pour les enfants, à partir des tableaux de Twombly, Dubuffet, Magritte, Léger et Pollock, dans *l'Atelier* (Agora de la danse, février 2011), on applaudit tant à la pièce qu'à la joie des petits. C'est intelligent, ludique, convaincant, ce passage du dessin animé par la vidéo aux correspondances gestuelles dansées et jouées, et inversement. On voit le geste du peintre commencer sur la toile et prendre forme sur la scène. Ou bien c'est l'image animée des arts qui est issue de l'espace festif des corps. Le collage devient chorégraphie, et la danse peinture.

Retour à la nouvelle avant-garde. *Cinq Humeurs* sur Vivaldi d'Emmanuel Jouthe (Agora de la danse, mars 2011) a semblé un exercice de classe, avec dix danseurs en blanc qui unissent des mouvements délicats au sol et une suite chaotique de rythmes déconstruits. Humeurs, sans doute, j'y ai laissé ma clé de sol : la partition chorégraphique m'est demeurée illisible. Même impression globale avec *4quART* de Marie Béland, Alain Francœur, Frédéric Gravel et Catherine Tardif, présenté par Danse-Cité (Monument-National, mars 2011). La pièce est certes plus aboutie, plus ambitieuse et complexe. À la recherche d'un art total qui intègre performance, installations et mobilité du public – une excellente idée –, les interprètes et les spectateurs circulent dans un espace tridimensionnel parmi des objets-rebuts et des constructions surréalistes, décors étranges d'un quotidien insolite et grotesque. La course, la marche remplacent la danse. L'objectif, si tel est l'essentiel, de casser la relation active-passive au théâtre est atteint.

Ces corps en exercice

Il y a très inattendu. Que le texte, par exemple, rende un corps visible. Grâce au cinéma de création, signé Mario Côté, la performance d'un écrivain, Alain Fleischer, ici lecteur d'un texte magnifique qui décompose une photo de criminels nazis, a été présentée au 29^e Festival international du film sur l'art. À *ciel ouvert* a été scénarisé par Fleischer. Son texte, intitulé *le Dernier Homme*, raconte le souvenir d'une photo vue au musée de l'Holocauste en Hongrie. Cette image, qu'on ne verra jamais, a fixé une exécution au bord d'une fosse commune, mise en scène devant une caméra nazie ; les mitraillettes se déclenchent au déclin de l'appareil photo. Grâce à cette écriture et à cette performance d'un oubli impossible, cette scène tragique et sans art bascule du côté d'un étrange trio, une victime, un lecteur et un cinéaste. Sans artifices, texte et film ouvrent la voie de l'essentiel : la dignité humaine restaurée par l'art.



L'Atelier d'Hélène Langevin (*Bouge de là*), présenté à l'Agora de la danse en février 2011.
SUR LA PHOTO : Nicolas Labelle, Audrey Bergeron et Jean-François Légaré. © Rolline Laporte.

Sensible, également, *la Reconstitution*, bref film dépouillé d'Alain Pelletier, présenté aux Rendez-vous du cinéma québécois (février 2011). Le vidéaste performeur a choisi de filmer sa mère, à 80 ans. Nue dans un rideau de plastique transparent, elle laisse la caméra la capter dans cette étrange situation. Sans voyeurisme, mais à l'affût des émotions conduites par un mince dialogue, cet insolite duo physique se nourrit de l'ambivalence qui naît, de part et d'autre de l'objectif, à constituer ces éléments de portrait. Pelletier fait appel à la

lecture labiale pour décrypter les mots murmurés dans ce « piège » par sa mère qui se murmure à soi « reine » ou « fleur ». Le corps scénique ainsi trouve sa place sur cette scène minimaliste, relation intime et pudique, quasi impersonnelle, où la théâtralité ne se justifie que parce qu'il faut bien accepter d'être né d'une femme et de la perdre un jour. L'être humain sous la caméra y demeure attachant, imprévisible, et la relation, empreinte de poésie. ■